

Ouverture : Le corps dans tous ses états

**Florence Vinit, Jacques Quintin**

Alors que j'étais une jeune étudiante venant d'arriver au Canada, je me souviens encore de ces levées à l'aube dans les rues de Québec pour me rendre à la Maison Michel Sarrazin où je travaillais comme bénévole. À l'arrivée dans le bâtiment, une odeur de pain doré flottait dans l'air et on entendait parfois quelqu'un se mettre spontanément à jouer du piano dans la salle commune. Ce lieu n'était pas un hôpital mais un foyer, au sens propre du terme, c'est à-dire un endroit où l'on pouvait se tenir chaud, se sentir chez soi, se rassembler dans un cocon commun malgré les histoires, souvent très douloureuses, propres aux patients qui venaient ici y déposer leur fin de vie.

C'est aussi au cœur des soins dispensés par les soignants que je découvris l'importance d'un toucher de qualité, thème qui ne devait pas cesser de m'habiter dans les années suivantes. À travers la toilette de Josiane, une jeune retraitée de soixante ans atteinte d'un cancer du sein, qui me disait aimer la façon dont l'infirmière la lavait avec délicatesse tout en la laissant s'occuper elle-même des « parties du bas » ou de Simon, qui partageait avec moi le tout jeune âge de 21 ans et qui allait mourir d'un cancer des testicules dans quelques semaines. Lorsque la soignante et moi lui faisions un massage des pieds, il sortait rarement de son silence, mais ses yeux retrouvaient un éclat de vie presque espiègle, tandis que sa peau absorbait le plaisir de l'huile glissante et légèrement tiède.

Plus tard, dans mes études de psychologie, je fus à l'inverse frappée de voir combien le corps était absent. On pouvait l'aborder à travers les grands systèmes physiologiques, dans les débats philosophiques à propos de la relation corps-esprit ou dans les garde-fous de la déontologie mettant en garde contre les contacts physiques entre thérapeute et client. Dans ce cas l'argument était souvent simpliste.

Par exemple, lorsqu'une jeune femme abusée depuis l'âge de 15 ans, agressée ensuite sexuellement et physiquement pendant des années par son « *pimp* », me confia les détails de sa vie de prostituée et se jeta dans mes bras à la fin de la rencontre sans que je n'aie pu rien faire, fallait-il la repousser? Lorsqu'une personne atteinte de la maladie d'Alzheimer me prit la main et ne la lâcha pas pendant toute l'entrevue de recherche effectuée, fallait-il la retirer pour établir une distance objective? Il n'y a pas de réponse unique à ces questions, juste la vigilance du professionnel qui garde vivantes ces interrogations et tente d'y répondre, moment après moment, selon les invitations que la vie lui propose.

Ces questions furent plus tard relancées par la lecture des grands auteurs de la philosophie. Dans la tradition occidentale, de Platon jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, le corps a longtemps été représenté comme le lieu du mal. Et le toucher fit les frais de cette mise en garde contre le manque de fiabilité du corps ou le trouble qu'il pouvait susciter. Le toucher se vit reléguer du côté de la sphère féminine, dans les affaires domestiques, dans les connaissances sur le corps apprises par l'accompagnement des mères et de leur bébé ou encore dans le domaine de la création artisanale, qui était souvent le fait des femmes. Avec le développement du savoir scientifique, le corps fut ausculté sous toutes ses coutures et la capacité de guérir augmenta. D'objet de mépris et de dédain, il est aujourd'hui devenu un objet d'attention en tout genre, de la chirurgie plastique aux pratiques de *fitness*, des rêves de « corps augmenté » aux corrections génomiques, sans compter bien sûr l'explosion de la capacité à soigner les maladies dont nous pouvons être atteint. Pour autant, le corps est-il seulement une mécanique sophistiquée qu'une médecine de plus en plus habile parvient à réparer et transformer? Si demain je maigrissais ou grossissais drastiquement (par exemple en raison d'un traitement médical, si je me faisais opérer pour changer de sexe biologique, serais-je la même? Oui, répondent certains faisant du corps une enveloppe transformable à souhait. Non, rétorquent d'autres, argumentant que le corps constitue une limite fondamentale, marquant notre inscription dans une certaine identité. Le cinéma contemporain nous offre ainsi l'image d'un corps-machine dont on

répare sans relâche les pièces défectueuses, et qu'on va même jusqu'à métamorphoser avec des prothèses géantes, par exemple dans le succès populaire des *Avengers II* (2015). Dans les faits la chose est plus complexe : pensons au beau roman *Réparer les vivants* (2014) : le corps de Simon qui vient de mourir d'un accident de voiture est-il le même pour l'équipe de greffe chargé des propositions de prélèvements ou pour ces parents qui, il y a deux heures encore, l'avait embrassé.

Le cœur de Simon migrerait dans un autre endroit du pays, tandis que ses reins, son foie et ses poumons gagnaient d'autres provinces, ils filaient vers d'autres corps. Que subsistera-t-il, dans cet éclatement, de l'unité de son fils? Comment raccorder sa mémoire singulière à ce corps diffracté? Qu'en sera-t-il de sa présence, de son reflet sur Terre, de son fantôme?

On oscille ainsi entre des représentations très différentes du corps et de son lien à la personne, jusqu'à l'extrême de son interchangeabilité (par exemple dans le film *Renaissance* (2015) où le corps devient complètement secondaire à l'individu, puisqu'on peut récupérer des corps de jeunes soldats pour leur greffer l'esprit d'ainés déclinant dangereusement vers la démence.)

Ultimement, le corps finit cependant par nous rattraper car nous partageons tous un destin commun, celui de finir par mourir, que nous le voulions ou non. Certes, le vieillissement sera plus ou moins freiné, la décomposition du cadavre parfois empêchée par une momification moderne mais en bout de ligne, nous n'avons pas encore réussi à dépasser le corps comme rappel fondamental de notre finitude.

Puisque nous n'avons jamais pu le dompter totalement, le corps est aussi le lieu où s'exercent différents types de pouvoir. Celui du contrôle social, parfois manifeste : les sociétés traditionnelles exigent certains rites pour accepter l'individu dans son groupe, les corps importent certaines normes d'apparence et de gestuelle. Un homme-trans devenue femme se verra ainsi subtilement incité à renforcer son côté féminin, à porter des bijoux et des robes, comme si l'audace de

son changement de sexe devait embrasser les stéréotypes genrés prônés par notre société. A l'extrême, les normes peuvent également être si intériorisées par les individus qu'ils en viennent à accepter de se plier aux exigences de minceur, de jeunesse ou de corps sexuellement désirable que la société leur proposent à longueur de journée. Le corps contemporain est donc à la fois le lieu d'une immense liberté (dans la modification qu'on peut lui faire actuellement subir) mais aussi d'un contrôle de plus en plus subtil. La sociologie a abondamment développé ces thématiques depuis Michel Foucault.

Qu'en est-il par ailleurs en ce qui concerne de *l'accompagnement* des personnes dans les multiples possibles permis par l'industrie et la biotechnologie contemporaine? Comment peut-on entendre l'individu au-delà des processus médicaux et techniques auxquels il a recours? Comment ne pas banaliser les interventions le mettant en jeu sans pour autant empêcher la liberté du sujet postmoderne? Il est intéressant de noter que lorsque les robots des films en viennent à prendre soin de notre espèce, on les affuble d'un corps... humain! Comme si on reconnaissait ici la profondeur du pouvoir soignant que la rencontre de deux corps peuvent s'apporter, simplement du fait d'être en présence l'un de l'autre.

Or, dans le domaine médical et paramédical, autant les connaissances concernant le corps sont nombreuses, autant le rapport des soignants à leur propre corps est passé sous silence. On prépare peu la jeune infirmière à faire la toilette intime d'un homme de son âge au niveau de la gêne ou de l'attirance que cela peut susciter en elle. L'étudiant en première année de médecine qui n'a jamais eu de relations sexuelles et qui se retrouve à faire son premier examen gynécologique confie lui aussi son angoisse à un groupe de patientes partenaires proposant de réaliser ce premier examen dans un cadre sécuritaire. Enfin, dans le domaine de la psychologie, la place du corps du thérapeute comme lieu de résonances dans le lien au patient ou comme pratique d'une qualité de présence est encore rarement abordé.

Le corps par lequel je suis au monde dirait la phénoménologie, nous fait sentir et rencontrer l'ensemble de ce qui nous entoure par tous les

sens. Il nous met aussi en contact avec notre propre vécu émotionnel et porte les marques de notre histoire. Or, comment apprenons-nous à toucher sans envahir l'autre? Comment se fait l'apprentissage de la différenciation entre un toucher procédural, visant l'exécution d'une tâche ou celui qui reconnaît la personne derrière le geste posé à son égard? Pour le thérapeute, que veut dire être présent? Comment cette sensibilité à l'autre peut-elle passer par une attention à des registres non verbaux subtils, de la respiration, variation de la couleur de peau, etc. mais aussi à une écoute de sa propre résonance? Bref, comme l'énonce Jeanne Marie Rugira (2008), que pouvons-nous apprendre du corps?

Cet ouvrage n'a pas pour objet de répondre à toutes ces questions mais plutôt de rendre sensible la place du corps dans la relation à l'autre, notamment au cœur de l'accompagnement soignant. Les différents auteurs présentent les enjeux de différents lieux du social où l'attention du corps est problématique ou susceptible d'être affinée.

Jacques Quintin, selon une approche phénoménologique, aborde le toucher et la caresse de l'intérieur afin de faire ressortir ce qui nous traverse dans l'acte même de toucher et d'être touché. Il nous parle du toucher comme une expérience complexe et impossible par définition à clarifier : promesse de réciprocité, enjeux des limites à respecter, nourriture affective propre à l'humain. Il pense la caresse comme une ouverture à une forme de transcendance, renouvelant la perspective sur l'existence. Il monte que c'est en vivant l'expérience du toucher et de la caresse que ceux-ci nous révèlent quelque chose qui va bien au-delà du geste. Ils nous renvoient à nous-mêmes et nous ouvrent sur un monde élargi. De là, le constat que le sujet n'est pas réduit à son corps. Celui-ci devient le signe ou le levier vers un horizon inouï. En ce sens, le toucher ne s'adresse pas seulement à nos sens mais aussi à notre intelligence : il appelle à la mise en mot, au dialogue. La parole humanise le toucher.

Florence Vinit pense l'expérience de prolongement comme un élément propre au corps conçu comme « ouverture à », en le rapprochant d'une pratique en acte de la phénoménologie. Puisque le

corps est une relation sensible à soi et au monde, elle propose de développer un art de l'attention où l'accent est mis sur l'accueil, l'écoute et l'imprégnation. Comme Jacques Quintin, elle montre que l'expérience du corps n'est peut-être pas possible sans un travail sur le langage au risque sinon de demeurer silencieuse et opaque. Heidegger dirait que nous habitons le langage en habitant le corps.

C'est dans cet esprit que Jean Humpich s'intéresse au paradigme de l'accompagnement au changement en prenant le corps sensible comme lieu d'une pratique qui s'apparente à la fois à un retour réflexif, une éducation de sa propre sensibilité et une capacité à l'écoute de l'autre. Tout cela à travers la question de savoir si c'est la subjectivité qui conduit au corps ou le corps qui conduit à la subjectivité. De même, il s'interroge sur la place de l'autre dans la quête de soi. Cette expérience où corps et subjectivité se nouent l'un à l'autre débouche sur le sentiment d'une appartenance à la vie. A travers cette expérience a lieu la rencontre d'un intérieur du corps qui fait basculer nos vies vers une autre compréhension de soi, d'autrui et du monde. Cette conversion effectue un renversement des valeurs et nous incite à un regard critique sur notre société où l'accent est mis sur la performance dans un rythme effréné qui assèche l'humain en le désensibilisant. C'est toute la question de l'oubli de l'être qui se joue ici.

On parle alors d'incompétence à sentir son corps. C'est de ce constat que Lucie Beaudry entame sa réflexion à partir d'une expérience forte, l'agression sexuelle. Elle retrace tout son parcours d'un passage d'un corps-objet à un corps-sujet, qui justement implique une nouvelle temporalité : la lenteur qui sollicite une attention transformée. Il s'agit de sortir de l'anesthésie que l'objectivation du corps a pu entraîner, également de l'abus et, si on extrapole, d'une culture où l'attention à soi incarnée, vécue dans et par le corps, peut être recouverte par une pression à la performance ou une virtualisation croissante. Au-delà d'être en santé et fonctionnel avec son corps, c'est plutôt le fait d'être vivant et pleinement sujet de son corps, qui est ici rappelé.

De son côté, Céline Boissoneault décrit à la fois le besoin de communication virtuelle des femmes en parcours de procréation médicalement assistée et l'intrusion de la technique dans leur corps de chair, souvent vécue comme violente, au cours de leur parcours vers la maternité. Ici aussi, il s'agit d'un chemin où le corps, habité par un désir intime (celui d'être mère), est entraîné vers une kyrielle d'examen et de procédures, qui entraînent parfois la sensation d'être réduite à un ventre gonflé d'attente. Les témoignages de femmes rendent compte d'une nouvelle temporalité où il n'est plus question d'attendre ou de rêver, mais d'être prises dans l'engrenage d'une urgence où le rythme propre de leur désir ne leur appartient plus, pas plus que l'intime de leur corps. La question de la limite est posée (est-ce que cela en vaut le prix? Jusqu'où continuer?) mais aussi l'importance du soutien permis par les communautés virtuelles et l'expérience d'une certaine forme de retour à soi, par l'écriture.

Les lieux de parole, là où le corps est en jeu, apparaissent donc d'une grande valeur. Ils deviennent des occasions pour exercer un regard critique sur les discours normatifs qui nous envahissent de toutes parts. Catherine Lupien Chénier invite ainsi à repenser les préjugés existant autour de la norme de poids corporel pour entendre le vécu de femmes ne correspondant pas aux standards sociaux en ce domaine et se débattant, malgré le fait qu'elles sont en bonne santé, avec les logiques rationnelles, les interdits et la culpabilisation entourant l'acte de manger. Le discours scientifique, à travers la prescription d'un bien manger, infiltre le rapport au corps des femmes rendant difficile de vivre le moment des repas comme une expérience de plaisir et de sensorialité. Un contact sensible et vitalisant avec leurs propres besoins risque là encore d'être recouvert par des injonctions répétées autour de la nourriture.

Tous les auteurs cet ouvrage soulignent, parfois de façon explicite, parfois de manière voilée, combien l'être humain a besoin d'un autre pour s'approprier son corps et sa subjectivité. Dès lors, la médecine et d'autres pratiques d'accompagnement ont un rôle crucial à jouer. Dans leur texte commun, Josée Lachance, Pierre Paillé, Jean-François Desbiens et Marianne Xhignesse rendent compte de la façon dont les

pratiques du sensible viennent modifier la qualité de relation et le vécu corporel de médecins qui y ont été formés. Ils montrent combien la formation a permis une transformation dans la relation que les participants entretiennent avec eux-mêmes, générant une dynamique plus active et vivante pouvant également modifier en retour leurs relations interpersonnelles. France Joyal en donne ensuite un exemple très concret. Comme dans le texte précédent, il s'agit d'amener les étudiants (en sciences infirmières ou en éducation) à développer leur conscience de l'autre par l'exploration de leur propre subjectivité. Dans les deux cas, ces textes soulèvent le fait que l'accompagnement de l'autre exige que nous nous reconnaissons d'abord comme des êtres situés. De savoir à partir de quelle posture, de quelle disponibilité nous sommes présents à celui que nous rencontrons. Et cette conscience de soi, cette habitation de notre propre position subjective et de la forme qu'elle prend à travers notre façon d'être au monde, se vit, s'éprouve et s'affine. Elle est un appel à intégrer davantage de lieux d'expérience mettant en jeu le corps dans la formation des soignants, mais aussi des espaces pour expliciter ce qui y est éprouvé. De là notre titre, la place du corps dans la rencontre de soi et l'accompagnement.

Tous ces textes montrent l'importance du soin au corps afin de prendre soin de soi et des autres. Indirectement, c'est la promotion d'une éthique du soin qui n'est possible qu'en se donnant du temps : du temps pour vivre, pour ressentir, pour dire ce que l'on vit. Une éthique du soin permet à l'humain de dire que son corps devient le sien parce qu'il est habité par sa propre subjectivité.

Enfin, l'ouvrage se termine avec un compte rendu par Jonathan Morier du livre de Mario Beauregard, *Brain War* (2013), qui aborde un autre territoire du corps : celui des expériences hors corps et qui viennent questionner le paradigme matérialiste de la science contemporaine. Si les textes précédents montrent que le corps est un vecteur essentiel de notre subjectivation autant que de la rencontre avec l'autre, ce texte soulève une question fascinante sur la possibilité d'un autre paradigme : la subjectivité bien qu'indissociable du corps dans l'expérience humaine, pourrait également la dépasser dans

certaines circonstances... Il nous rappelle ultimement que le mystère du corps demeure. Fort heureusement.

## Bibliographie

*Avengers II.* (2015). Film de Joss Whedon.

*Automat.* (2014). Film de Gabe Ibáñez

Beauregard M. (2012). *Brain Wars. The Scientific Battle over the Existence of the Mind and the Proof That Will Change the Way We Live Our Lives.* New York: HarperCollins Publishers.

de Kerangal M. (2014). *Réparer les vivants.* Paris : Verticales.

*Renaissance.* (2015). Film de Tarsem Singh.

Rugira J. M. (2008). La relation au corps, une voie pour apprendre à comprendre et à se comprendre : pour une approche perceptive de l'accompagnement. Dans *Le projet de comprendre dans une approche phénoménologique : quelles origines, quels chemins, quels savoirs?* sous la direction de Anne Marie Lamarre, Collection du CIRP, (3). Montréal : Université du Québec À Montréal.